

# En-Dire

En-Dire – La revue du cercle En-passe analytique – L'Ecole

## *S'il n'était qu'un, désir à s'dire...*

### Au sommaire de ce numéro :

A la tribune : le billet du directeur de l'Ecole.....	page 2
Il n'y a qu'un sexe.....	page 3
Mon enfant, un (z) héros – Déni de castration.....	page 6
Réflexions en cartel sur « Il n'y a qu'un sexe » .....	page 12
« JE, DIT ».....	page 15
« L'Audition-en passe au carrefour du réel ».....	page 17



est la revue du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole  
[www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com)

**Responsable de la publication :**

Thierry Piras – Psychanalyste – 28 rue de Tolbiac Paris 13  
 Tél : 01.45.85.37.66

**Rédaction / Réalisation :**

Pascal Wilhelm

**Ont collaboré à ce numéro :**

Chantal Belfort, Maude Féral, Stéphane Moreau, Thierry Piras

**Parution :**

2 numéros par an et numéros exceptionnels

**Tirage / Diffusion :**

Diffusion interne : tirage papier (30 ex. env.) et pdf  
 Diffusion gratuite – Contribution volontaire possible

*Toute reproduction complète interdite*



Thierry Piras

Ce ne sont pas les initiatives qui manquent, notre École de psychanalyse, met à votre disposition tout un ensemble, pourquoi ne pas parler de structure, pour favoriser ce qui est de la transmission de l'inconscient. Le (S)éminaire avec ses soirées bimensuelles et ses intensifs tout au long de l'année fournit le cadre de «l'entendre de la psychanalyse». Notre site Internet vous permet de retrouver les enregistrements de ces soirées thématiques, ainsi qu'une proposition de plus en plus abondante de textes. À côté, des productions spécifiques de nos analystes (pas assez à mon goût, mais c'est une autre histoire), présentes dans la revue En-Dire et dans les dossiers spécifiques, comme celui sur la préparation du Colloque de l'enfant, nous proposons une compilation de Freud et de Lacan. Comme vous le constatez certainement en visitant régulièrement le site, la liste des séminaires de Lacan augmente, pour le plus grand bien de l'accès au savoir. Je ne peux que remercier ici Monsieur Valas pour le travail extraordinaire mis en ligne ([www.valas.fr](http://www.valas.fr)). Cette année a vu aussi la mise en place d'une bibliothèque solidaire de prêt, favorisant l'accès à tous et toutes aux ouvrages de la discipline.

Comment ne pas saluer ici, le travail réalisé dans les cartels et les commissions qui mettent en oeuvre un véritable travail de laboratoire sur les concepts, et instaurent ainsi ce qui est de «l'éducation» des analystes. D'ailleurs, la revue, le Colloque sont des aboutissements logiques de ces rencontres de réflexions et de propositions. L'expérience du témoignage sur son désir à se devenir analyste, se poursuit lui aussi dans la tenue des séquences de l'Audition-en passe. Actuellement, ce processus de témoignage concerne quatre passants ; passants et passeurs se forment ainsi, au travers de ces expériences une confrontation directe avec le dire.

Comme aux premières heures de son élaboration ou de sa relecture, la psychanalyse traverse la société, bouscule parfois les idées, les représentations, mais continue de proposer un champ d'exploration du désir, du langage. Je souhaite aussi ici témoigner que l'expérience analytique peut être accessible à un plus large public, en accrédite ce qui est du vécu quotidien des analystes de notre cercle.

Thierry Piras

## CALENDRIER

### Le (S)éminaire

*Hôtel Quality Suites\**  
19h30-21h30  
Participation : 10€

#### « L'angoisse »

Les jeudi 1<sup>er</sup>, 15 et 29 mars et le 12 avril.

#### « Transfert et petites choses d'analyse »

Les jeudi 26 avril, 10 et 24 mai, 7 et 21 juin.

### Les intensifs

*Hôtel Quality Suites\**  
9h30-19h00  
Participation : 145€

#### « L'angoisse »

Le dimanche 4 mars 2012.

#### « Transfert »

Le dimanche 17 juin 2012.

#### « ... du semblant »

Les samedi 14 et dimanche 15 juillet  
2012

Ce séminaire est offert

#### Colloque

### « De l'enfant »

*Samedi 28 avril 2012*  
9h00-19h00

*Participation : 70€*  
MAS, Salle Tilleul,

*18 rue des terres au curé, Paris 13*

\* Quality Suites, 15 rue de Tolbiac, Paris 13.

## **Il n'y a qu'un sexe**

**P**artons de la conception freudienne puis lacanienne engageant la sexualité sur un registre différent de celui de la génitalité. Ainsi donc revenons à cette période de l'infans qui embrasse l'ère pré-génitale et où se focalise la structuration psychique qui fait étiage, dès lors justement que dans notre champ psychanalytique ce qu'il en est de la sexualité infantile n'a rien à voir avec le génitalisé. Dans cette période, arrêtons-nous plus spécifiquement à celle de l'Oedipe qui fait phare en ce sens que c'est de la traversée de l'Oedipe que peut s'établir la différenciation qui permet à l'enfant de s'être en Sujet dès lors que s'est accomplie la castration. Lacan nous affirme que « pour qu'il y ait de l'homme, c'est qu'il y ait quelque part de la castration »<sup>1</sup> ; ceci d'emblée nous fait quitter le champ anatomo-physiologique. En effet, dès la naissance, l'être nouveau se retrouve qualifié de la nomination du féminin ou du masculin en regard de sa spécificité anatomique qui fait alors différence, celle du pénis chez le petit garçon et du clitoris ou sans-pénis (le Pénisneid de Freud) chez la petite fille. Ceux qui restent accolés à l'anatomie de l'être pour déterminer le sexe de celui-ci se prédisposent à l'erreur, comme Freud l'a démontré, dès que s'introduit la réflexion sur ce qui est de l'inconscient. Nous pouvons donc en arriver à cette question qui serait de se demander ce qu'il en est de l'appartenance de chacun à un sexe, et de se demander, encore, de quel sexe il s'agit.

Ainsi donc, l'enfant, dévêtu du sexe anatomique garçon ou fille, peut s'entendre tel un synonyme du «il n'y a qu'un sexe» ou encore du «Manque», dans ce sens que dans l'expérience analytique en l'inconscient seul le signifiant qu'est le phallus est en jeu dans ce qui est de la détermination des sexes, celui-ci faisant trou du langage. Nous avons auparavant vu que nommer enfant en place de garçon ou fille ne peut servir qu'à faire subsister l'illusion que pérennise la mère lorsqu'elle fait nomination de ce terme de le qualifier ainsi d'un seul sexe, le sien qui se re-connaît du Manque, du Refoulement, le phallus qui fait lie(u)n de la castration. Effectivement, avoir ou ne pas avoir le pénis ne peut se suffire à déterminer le sexe qui serait alors du masculin ou du féminin. Dans la période de l'indifférenciation, ce qui fait assemblage ou distinction autour du sexe relève de la fonction phallique donnant l'enfant pour objet indifférencié exclu du langage, et ce, au-delà d'une apparence prise en défaut ne faisant que semblant. Il sert à produire du substitut de phallus à la mère qui s'arroge ainsi l'illusion d'une parcelle de complétude, probablement seulement du trou de sa propre jouissance. Nous

---

<sup>1</sup> Les Non-dupes errent avril 1974

approchons une vérité autre qui domine le champ de l'Autre avec la mise en sens de ce qui est en cause du désir, l'objet a mais qui n'est en aucune manière lié au sexe.

De la fonction phallique, notons la répartition des sexes que nous donne Lacan dans son « tableau de la sexualité » : le sexe dit de l'homme est dans l'impossibilité de se soustraire à la soumission à la fonction phallique et fait appel à l'universalité qui permet de dire « tous les hommes ». Tandis que celui dit de la femme y est soumis pour une part, mais en échappe aussi pour une part. En effet, au-delà du phallique, elle connaît une jouissance dite supplémentaire faisant trait distinctif absent et ne permettant donc pas de prétendre à l'universalité ; on ne peut les compter « qu'une par une » nous ramenant au « LA femme n'existe pas » de Lacan. Ainsi donc, ce qui détermine la répartition des sexes, pris dans la fonction phallique, est le « tout » pour l'homme et le « pastout » pour la femme. Nous pouvons dire de la même façon que dès la reconnaissance de l'inscription dans un sexe ou dans un autre vers une génitalisation qui fera rencontre des corps dans le rapport à l'autre, ceci ne peut s'avérer qu'en passant par le signifiant phallique qui seul peut dire le sexe de l'autre.

L'enfant, sexué du phallus, sert donc d'objet à fonction phallique pour la mère qui, femme modélisée sur le Manque, nourrit de lui son propre désir désirant pour lui, l'invitant dans une perpétuation de cette fonction en regard d'elle, d'une demande à lui faite, mais qui déjà préexistait la venue de l'enfant. L'enfant, aux fins de lui plaire enfermé dans cette fonction qui l'objétise et l'inhibe, voire fait symptôme, se vit dévoué à se nourrir de ce désir désirant dans le même temps qu'il reste exclu du langage et du dire qui ne peut être dit que dans l'espace de l'expérience analytique.

Partant du phallus imaginaire, l'être sexué s'engage donc vers la période oedipienne, en l'occurrence à son insu, car il doit finir par se situer comme Sujet sexué dans le symbolique ; l'Oedipe est l'un des modes de compromis symptomatique du rapport du sujet à sa jouissance dans sa relation à sa mère, faisant rencontre avec la castration symbolique. Là où l'enfant, dans ses jeux avec des figurines pour son propre compte jubilatoire, fait de l'usurpation identificatoire en faisant « comme si », « quand je serai grand » aux fins de dessiner déjà les franges de la différenciation avec sa mère, survient le père symbolique. Ce dernier effectue renforcement et étayage de cette différenciation par l'apposition du sceau de la castration à travers la métaphore du Nom-du-Père.

Le père se révèle donc être devoir s'accepter dans sa fonction symbolique pour parler la castration de la mère, aux fins d'arracher l'enfant de son incontournable loi maternelle pré-oedipienne pour le mener enfin dans le champ du symbolique. Il le détache ainsi de la scène pré-oedipienne qui faisait triomphe de l'imaginaire et de l'exaltation de l'idéal du Moi. Dirions-

nous que tout est joué ? L'enfant serait sauvé des crocs de sa mère dévoreuse s'acheminant vers l'autonomie du Sujet du langage, un parlêtre selon la terminologie de Lacan ? Pour faire castration, le père en fonction doit reprendre l'habit d'homme pour permettre à la femme en la mère de se démasquer et de l'accepter comme donneur de castration. Elle accepte ainsi de perdre son substitut de phallus pour effectuer un retour vers l'homme sur qui elle va pouvoir tourner son désir, dans sa relation avec lui. Autrement dit, lors de la castration la mère est privé du phallus réel en tant qu'il est rendu symbolique. Elle n'a pas le phallus symbolique et c'est le rapport de la mère à la parole qui la barre comme Autre pour l'enfant. Elle apparaît comme châtrée dans la subjectivité de l'enfant. Le père joue le rôle d'un agent imaginaire de la privation de la mère, celle-ci en manque de phallus symbolique. Et c'est parce que le père remplit cette fonction de privateur (interdit de l'inceste) au niveau de la mère, qu'il est supposé par l'enfant avoir surmonté l'épreuve de l'impasse de la castration. Le petit garçon pourra s'identifier à lui et la petite fille se retourner vers la mère en identification d'elle. Lorsque le père symbolique fait absence, la castration reste en carence à des degrés différents allant jusqu'à la forclusion, la psychose pouvant alors faire quart élément pour maintenir le lien entre l'imaginaire, le symbolique et le réel.

C'est du fait qu'il n'y a qu'un sexe, celui du phallus, celui du Manque, que dans la rencontre de l'autre du sexe, ne s'autorise aucune symétrie ni complémentarité entre eux. C'est ainsi que dans la dimension du sexuel, l'autre ne semble plus être l'Autre du signifiant, mais davantage l'Autre du sexe. De cela ressort que dans la relation entre deux sexes, il faudra entendre parfois son corps propre comme Autre, parfois l'Autre comme corps du partenaire, parfois le partenaire symbolisé par son corps, dans « le rapport sexuel (qui) n'existe pas »... La relation sexuelle semble donc fortement revêtue du narcissisme qui serait du narcissisme primaire, selon Freud. S'il n'y a pas de rapport sexuel, il reste qu'il y aurait l'amour. Le questionnement sur l'amour nous entraîne à nous demander si l'amour peut être un dépassement du narcissisme ou bien s'il n'est tout simplement pas sexuel. Lacan nous a dit « Quand on aime, il ne s'agit pas de sexe »<sup>2</sup> et aussi « L'amour, ce n'est pas sexuel ».<sup>3</sup> Mais aussi « aimer, c'est donner à quelqu'un qui n'en veut pas ce que l'on n'a pas ».

Chantal Belfort

---

2 Encore p. 27

3 Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964

## Mon enfant, un (z) héros<sup>4</sup>, Déni de castration

C'est la clinique - de celle que l'on pourrait nommer clinique du savoir - qui fait éclairage sur les processus l'économie psychique infantile à travers l'entendre et le reçu des signifiants par l'Analyste et ceux-ci finissant par se lier en chaînes. Partant donc du discours dans la séance qui fait force de l'extraction de signifiants, le «Mon enfant, mon héros» jeté en libre association fait s'interroger sur cet héroïsme qui semble faire siège de l'infans et dont il porterait les vertus, en tous cas dans le discours de cette mère, de ce père... le nommant ainsi avant même sa conception, avant même sa naissance, du héros futur déjà revêtu de la fonction de sauveur dans le sens substitut de remplacement ; mais héros sauveur de quoi, de qui ? Pour quoi, pour qui ? Cette sentence pesant sur l'avenir de l'enfant, lâchée en libre association sans avoir été entendue par l'analysant lui-même, signe forcément un quelque chose qui n'a peut-être même rien à voir avec son enfant à venir, mais davantage avec l'enfant qu'il(elle) fût lui(elle)-même et qu'ainsi il(elle) va perpétuer avec sa progéniture future. Il serait davantage question de ce qui fait rapport à la Chose et à son incomplétude autour d'un désir inextinguible d'autant qu'il ne peut faire retour et que de plus il ne peut en aucune manière combler le fossé qui lie l'être à son manque. S'il se pouvait, il serait de questionner l'enfant sur ce à quoi, à qui il se sent encore servir, d'une fonction phallique qui s'obstine, d'autant que la castration ne cesse de s'absentifier, de faire carence assujettissant l'infans à la mère, tel son objet.

Nous savons qu'une certaine forme d'idéalisation, issu de l'idéal du moi, est nécessaire pour vivre chacune de nos journées, tel un compromis entre les aspirations des pulsions et le Moi qui doit gérer la réalité, assisté du Surmoi, dans ce que l'environnement est rarement conforme à nos appétences et pour circonscrire ce qu'il en est des conflits intérieurs dans la confrontation avec nos pulsions et les frustrations inhérentes. Freud l'énonçait ainsi, « L'idéalisation est un processus qui concerne l'objet par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement sans que sa nature soit changée » (« Pour introduire le Narcissisme », p. 98) ; il met donc ainsi l'idéalisation du côté de l'imaginaire. Cette nomination « enfant-héros » nous mène ainsi sur la scène de la période pré-oedipienne de l'infans dans ce qu'il y règne un monde pulsionnel non encore gérable - nous pourrions dire en mal de castration - et qui fait le triomphe

---

4 Par l'intermédiaire du latin héros, «demi-dieu», du grec hêrôs, « chef », puis « demi-dieu ». Celui qui se distingue par une valeur extraordinaire, qui exécute de grandes et périlleuses entreprises. Le «z» fait clin d'oeil supplémentaire à l'un des héros de l'enfance, Zorro mais encore permet le zéro en homophonie.

de l'imaginaire et l'exaltation de l'idéal du Moi. L'enfant<sup>5</sup> pré-oedipien a de son monde pulsionnel la représentation d'un monde de monstres où il mêle la fiction des fantasmes à la réalité. Il présente ainsi une forte tendance à l'idéalisation fantasmagorique dans ce monde imaginaire duquel est absent le langage. Il ouvre ainsi la porte aux figures héroïques convoquées par lui dans ses jeux signant l'omniprésence de l'idéal à la période pré-oedipienne. Ces figurines illustrent toutes les qualités et vertus que confèrent la perfection et l'invulnérabilité narcissique et permettent la confrontation à l'ambivalence des sentiments. En effet, les bons héros et les bonnes fées sont là pour s'illustrer contre les méchants., contre ce qui fait conflit intérieur en réalité. Ils incarnent l'idéal du moi et font expression du déni de la fonction phallique. L'enfant fait ainsi symbolisation déjà de ce qui fût le premier objet aimé autant que haï - un des objets partiels qu'est le sein qu'il apprit à halluciner très tôt, puis l'objet total qu'est d'abord la mère, et ensuite le père -.

Que dire alors de ce père, de cette mère qui voi(t)le et parle son enfant pré-oedipien en « héros », tel un « zéro » qu'il serait comme Sujet, d'un O qui ne peut se faire couple (mère/enfant), ni  $\Delta$  (mère/enfant/phallus), ni  $\square$  (d'une triangulation adjointe de la castration et donc du père symbolique) ? Il semble que par ce simple mot héros, l'enfant s'ap-parent-e, pour eux, à ces figurines. Celles qu'il mandait lui-même, pour son propre compte jubilatoire, de cette usurpation identificatoire en faisant «comme si», «quand je serai grand», aux fins de parvenir à dessiner un idéal du Moi qui serait à son service comme sujet plutôt que, de la même façon qu'ici, au service du Moi-idéal de la mère ou du père (confondu avec le sien). Ainsi donc les parents entretiennent leur enfant chosifié sans lui accorder l'avènement fondamental d'un Surmoi cristallisé par la castration qui fait étayage de la différenciation et entrer dans le symbolique faisant ainsi fonction de désidérialisation avec sortie de l'imaginaire. Cet enfant, malgré ses mises en oeuvre dans le jeu symbolique pour gagner l'identification vers une structuration psychique de sujet, est relégué et maintenu dans un statut d'objet, d'enfant de substitution du seul désir de ses parents, résultant de leur propre narcissisme en éveil. Il s'agit d'un enfant par procuration issu de la seule idéalisation d'une mère, d'un père dans leur manque respectif à s'ê(x)tre femme et homme : pour la mère, l'enfant ce super héros qui sert de substitut de phallus ; pour le père, l'enfant héros qui sert en place du héros qu'il a du mal à se reconnaître lui-même, impuissant et englué dans sa propre fonction phallique le faisant lui-même objet phallique de sa propre mère.

---

5 Gardons un temps ce terme d'«enfant», bien qu'il ne soit représentatif ni du garçon ni de la petite fille, mais bien d'un indéfini qui prolonge l'indifférenciation du petit d'homme. Dans ce texte, le terme enfant, dévêtu du sexe anatomique garçon ou fille, peut s'entendre tel synonyme de «Il n'y a qu'un sexe» ou encore du «Manque», le phallus.

De la nomination d'un nouveau héros moderne, non dans les bandes dessinées, les films ou contes de fées, mais bien dans la réalité et ainsi nommé : voici l'enfant «sur-doué»<sup>6</sup>, un enfant qui sert enfin à quelque chose d'utile, sans pour autant en faire une généralité, bien sûr... : être pré-destiné à sauver le monde des erreurs commises par ses ascendants «beaucoup-moins-intelligents», à faire beaucoup mieux qu'eux auparavant. Il va r-emplir le vide à combler du fait de l'incomplétude de la mère gorgée de son désir désirant qui l'entraîne dans sa propre jouissance et de l'impuissance du père à remplir sa fonction à s'être homme, héroïque dans ce qui est censé faire acte parolé de castration, ceci faisant trou du langage.

Un enfant simplement doué qu'est-il ? Qu'est-ce - dès lors qu'on n'y voit que l'objet que l'on veut qu'il reste - ? Si l'on prend en compte le sens étymologique de l'appellation «doué» issue du latin classique dotare, nous pouvons noter le sens originel qui lui fût attribué : doter de, pourvoir de. Nous constatons qu'est inscrit dans ce sens une connotation non pervertie du terme de pouvoir, puissance, mais bien de celui de pourvoir, faisant de cette nomination l'expression même de pourvoyeur de la mère, en phallus de substitut et qui est à pourvoir dans ce qui chez elle fait manque.

En ce qui concerne le sur-doué, faut-il entendre sur, au-dessus, ou sur, supérieur ? Mais au-dessus de qui, de quoi ? Supérieur à qui, à quoi ? Cela fait-il une différence ? Il semble que c'est faire tromperie que d'élaborer une analogie entre le surdoué et celui qualifié de capacités cognitives supérieures à une norme définie aujourd'hui et qui, peut-être demain sera devenu une norme pour tous. Cet enfant est ainsi nommé «au-dessus des autres» selon une histoire pré-déterminée, non la sienne, mais de celle qui est la projection sur lui de ce dont il a à pourvoir ses parents pour accomplir leurs rêves, leurs souhaits dans ce qu'ils n'ont pu, eux, réussir à avoir et à combler peut-être, mais plus forcément à s'ê(x)tre en Sujet à leur propre période de l'infans. Il est surtout sur-objetisé en manque de castration, voie privilégiée vers la psychose par foreclosure de la métaphore du Nom-du-Père. Ainsi donc, il se voit porter le fardeau contraignant et qui le dénie d'avoir à dédommager la mère, le père de ce qui fût en carence chez eux, le Langage et par suite la castration. Il se voit alors investi d'attentes monumentales, masquées par un amour parental qui peut faire illusion, mais qui relève surtout de leur narcissisme primaire réactivé avec sa naissance. Autrement dit, on attend de lui une mission impossible qui fera rapidement cristallisation dans des représentations constitutives de son Idéal du Moi, marquant les premières failles identitaires dont est bardé l'adulte qu'il va devenir et qui vient s'entendre dire dans la séance analytique. Inscrit dans le désir du désir désirant de sa mère il s'évertuera à s'accomplir le plus longtemps possible dans la fonction

---

6 Surdoué : Dérivé de doué ; prodige, génie.



phallique pour lui plaire et s'offrir ainsi en dévoration à sa mère qui en fait son objet de plaisir, sans limites, sinon celles qui seraient sensées être posées par l'homme sommant la castration de la mère qui accepte alors de se revêtir de l'être femme.

De ces jeunes dits prodiges que l'on voit au cinéma, dans les spectacles, dans les études, en sports... n'affleure que le désir désirant de la mère, mais aussi désir du père éloigné de lui-même et du symbolique et de fait dans l'impuissance de remplir sa fonction d'homme qui pose la loi de l'interdit de l'inceste selon la métaphore du Nom-du-Père ; de ce désir incestueux qui ne peut perdurer car il fait se consumer l'enfant qui est alors exclu du langage et de la sujetisation. Les seules limites posées dans leur réalité d'enfants «spéciaux» (spécialement objetisés) sont qu'ils sont parqués dans différents lieux (internats, publicité, monde du spectacle...), hors d'un système sociétal classique, dénié de leur statut d'enfant de celui qui ne serait pas confronté à des défis d'adultes leur faisant substitution. Ces attentes parentales excessives projetés sur ces enfants héros, enfants surdoués voire enfants rois façonnent les névrosés de demain, qui seront hystériques, phobiques... Dans leur structuration psychique, l'indifférenciation joue les prolongations au moment de l'Oedipe, la différenciation ne pouvant survenir probablement que très tardivement, faute de castration. De manière incongrue, ces prodiges sont nommés ici de l'homophonie « enfant zéro » dans le sens où ils perdent leur statut de petit être d'Homme, ni petit garçon, petite fille, maintenu comme objet phallique de la mère et tant qu'ils sont confinés dans la fonction phallique il est à «zéro» chance de pouvoir un jour s'advenir en Sujet, d'autant que l'homme en le père s'est absentifié de sa fonction symbolique à poser la loi de castration à la mère qui se refuse de son côté à se revêtir de l'habit de femme pour lui, abandonnant l'objet de tous ses désir, son enfant-objet, enfant-phallus, enfant-procuration, enfant du déni.

Ainsi à l'âge adulte d'une trentaine d'années, cette femme qui se dé-nomme «surdouée» du nom et prénom qui lui furent attribués depuis sa plus jeune enfance, aînée de deux soeurs, elle était prédestinée, prédéterminée à un brillant avenir. Son père voulait un garçon et elle a fait tout ce qu'elle a pu pour lui plaire dans ses choix de sport, d'études et professionnellement actuellement. Elle fit de hautes études, dont une école voulue par son père et dont la première année l'a laissée dans l'angoisse de ne pouvoir y arriver et donc de devoir travailler deux fois plus que les autres pour être à niveau. Cela lui a pesé terriblement. Elle se retrouve bardée de plusieurs hauts diplômes, mais reste avec la sensation de n'avoir pas d'amis ; elle dit que dans cette école elle était dans un milieu qui ne correspondait pas à ses aspirations personnelles de vie. Elle parle de sa peur du vide et de ne pouvoir construire son avenir avec des amis, un mari

et une vie professionnelle qui lui apporterait beaucoup d'argent par un travail acharné, mais, contradictoirement, au détriment de valeurs où l'argent a peu de place. Faire des choix professionnels lui devient donc très difficile à effectuer. Elle se sent tiraillée sans pouvoir nommer ce qui serait pour elle la réussite. Elle parle de son incommensurable besoin de reconnaissance qui manque dans son poste actuel où elle fait le travail d'un directeur mais reste payée un ou deux degrés en-dessous. Le meilleur moment de sa vie fut quand elle est partie à l'étranger très loin de ses deux parents où tout lui a semblé possible.

Sans nous attarder à faire une interprétation analytique détaillée car ce n'est pas le lieu ici, nous retrouvons dans la vie psychique infantile de cette femme, le poids qu'il en fût pour elle d'avoir été un enfant «surdoué», dont à la fois elle se nomme et se dé-nomme en place de son prénom qu'elle ne donne pas. Enfant-procurateur elle reste psychiquement fixée à la période pré-oedipienne, d'une castration qui ne fût pas faite, d'une fonction phallique dont elle n'a pas conscience mais dont elle est enduite et qui l'attache à sa mère, tout en la faisant chercher à s'identifier à son père. En elle règne la confusion entre son Moi idéal et sans doute celui de ses parents. La nomination de « surdouée » a pris place de la sexualité ce qui adulte la fait se vivre dans l'abandon<sup>7</sup> de ce qu'il en est de la sexualité.

Parler de loi de castration nous amène à envisager la transgression. La transgression est une réaction habituelle à la loi que l'on observe chez l'adolescent. Elle permet de jouer avec les limites et la frustration. Mais quand la transgression fait oeuvre de loi, cette loi de non castration ouvre les portes à toutes les exactions possibles enfermant les adultes dans des états névrotiques pour les moins dangereux, border line et psychotiques pour ce qui fait forclusion complète de la métaphore du Nom-du-Père. On retrouve la confusion de l'inversion des générations quand l'adolescent devient celui qui pose la loi à ses parents, là où auparavant il ne réagissait que de colère, de frustration ou de rébellion à devoir être approprié en gestion. Notons une réflexion en ce sens d'inversion « J'ai eu 20/20, tu me dois... quelque chose ». Ce qui traditionnellement relevait d'un effort personnel d'enrichissement dans la vie en étudiant, devient aujourd'hui matière à asservir ses parents, les dominer, telle une vengeance, une compensation à ce qui ne fut pas offert comme il se devait lors de la structuration psychique de l'infans : le symbolique et donc le langage, la castration.

Le déni fait loi aujourd'hui et la tendance sociétal établit des enfants auréolés de l'indifférenciation qui fait survivre la toute-puissance et mène progressivement à l'existence d'une transgression qui fait loi. Cette dérive de la société se fait perpétuer par le rejet de toute frustration menant au tout jouir. Aujourd'hui nous retrouvons une volonté sociétal manifeste de

---

7 Signifiants : vide, manque, besoin de reconnaissance...

surconsommation qui fait circonscrire le désir au seul bénéfice de la jouissance. Nous pouvons nommer une société à la dérive comme le faisait déjà remarquer Lacan dès les années 60.

Nous pourrions nous questionner sur les conséquences de cette propension à fabriquer des enfants-héros-surdoués-rois en place de petits d'hommes et de petites filles, avec objectifs de palier à ce qui fait incomplétude, impuissance, manque et absence de castration. N'est-ce pas une façon détournée, et espérons-le seulement momentanée, d'entrer dans un modèle sociétal nouveau à tendance psychotique où il est possible de lire de plus en plus régulièrement forclusion de la métaphore du Nom-du-Père, l'enfant et donc la descendance ne devenant seulement qu'un faire valoir social, un faire valoir narcissique qui sert à consommer du plus-à-jouir, disjoint du Langage qui fait trou.

Chantal Belfort

## Réflexions en Cartel sur « Il n'y a qu'un sexe »

*De nouvelles réflexions ont été effectuées par les trois membres de l'un des deux Cartels Sexualité, plus précisément sur le thème « Il n'y a qu'un sexe », avec l'appui de textes dont « Un enfant, ça ne s'é(x)tre pas » de Chantal Belfort.*

**S'**apparaît une possibilité qui serait de spécifier plus encore cette expression Il n'y a qu'un sexe par le terme seul qui la fait se transformer en «il n'y a qu'un seul sexe». Un seul sexe, nous laisse entendre qu'il y en aurait plusieurs. En effet, d'un point de vue anatomo-physiologique, nous en connaissons deux, le sexe féminin et le sexe masculin ; mais nous pourrions faire compte plus exact en disant trois si nous prenons en compte le trans-genre enfin reconnu comme tel aujourd'hui. Partons de l'hypothèse qu'il n'y a qu'un seul sexe et mettons à l'étude ce qui semble faire à la fois contradiction et/ou opposition. Du latin *solus*, seul, unique, isolé, délaissé, solitaire, retenons que ce terme seul nous parle de l'abandon, de la perte, nous re-conduisant dans notre champ conceptuel psychanalytique pour ce qu'il en est du Manque. Par ailleurs, là où il y a du seul il y a de ce qui relève de l'isolé qui nous conduit forcément à ce qui fait isolement tel l'inconscient, le refoulement qui sont tenus à l'écart du conscient tant qu'il n'y a pas extrusion de signifiants qui font dire. Enfin, dans seul il y a de l'unique tel le phallus qui fait sexe unique à conjuguer au masculin. Faisant ainsi retour à ce il n'y a qu'un sexe, nous pouvons en faire nomination du phallus, sexe masculin.

La vie courante nous renvoie à une société qui se charge de créer distanciation et déni dans ce qu'il en est de la sexualité infantile et du sexué, par des expressions explicitent autour de ce phénomène : « mon bébé, à cet âge il n'a pas de sexe... il a le sexe des anges... » nous faisant entendre dans ce dit ce qui résonne du dire, de l'inconscient où l'enfant est fait objet dans un déni de sexuation, et cela jusque tardivement dans l'enfance. Cela ressemble fort à une prolongation de son état d'être en indifférenciation avec la mère, de cet état d'objet substitut de phallus qu'est cet enfant, pourtant sexué dès avant sa naissance, servant ainsi le désir désirant dévorant de la mère. Par contre, encore extrait de l'expérience de la vie courante, cet autre exemple du petit garçon de 5 ans qui arrive en courant vers sa mère pour lui dire sa surprise de voir que sa soeur n'a pas de sexe - comme lui est sous-tendu d'une tension d'angoisse devant cette découverte quasiment sidérante -, faisant ainsi une entrée fracassante par la porte de la différenciation. Enfin, une autre situation peut faire phénomène lorsque s'entend une mère

appeler son fils, sa fille de 30 ou 40 ans « mon bébé » ! Que dire encore du couple et de l'existence de celui-ci lorsqu'ils se nomment « papa », « maman », que leur enfants soient présents ou bien après leur départ de la maison des parents ? Ne sommes-nous pas là dans ce qu'il y aurait confusion des générations d'une part et suppression ou déni de l'image de femme, d'homme ? Quel effet cela peut-il augurer sur l'enfant aux divers stades de son évolution psychique d'un père et d'une mère qui sont sensés ne s'exister que d'une fonction et non d'une réalité d'homme et de femme ? Ces parents ne peuvent pas faire modèle d'homme et de femme et ainsi donc vivre une sexualité génitalisée d'adulte tandis qu'ils se perdent seulement dans une fonction qui exclue la relation sexuelle. La nomination de l'autre, papa ou maman, devant l'enfant fait symbolisation d'une confusion entre sexualité et fonction faisant de la castration un chantier difficile à défricher.

De ceci nous pouvons faire question pour savoir si les actes prévalent la nomination ou si la nomination fait exister ce qui est nommé, objet, être, situation. Si dans le champ philosophique il se pourrait que seuls «les actes restent», dans le champ analytique, nous savons que la nomination est première. Néanmoins, de ces observations tirées de la vie quotidienne, faisons la différence d'avec une interprétation ; méfions-nous des interprétations sauvages dites analytiques. Il s'agit de faire la différence entre des observations qui permettent d'étayer une réflexion théorisée voire théorisante de ce qui serait une interprétation analytique à partir de l'Entendre de signifiants qui seraient reçus au cours de la cure analytique. L'observation de ces exemples de la vie quotidienne peut néanmoins apporter validation de ce qui s'entend dans les (S)éminaires de Thierry Piras.

Faisant un retour à Freud, rappelons que, alors autant qu'aujourd'hui, les réactions faisaient controverse concernant ce qu'il affirmait de la sexualité infantile. Actuellement, pour bon nombre, il relève de l'in-nommable<sup>8</sup> dans le sens premier de devoir être tu (comme tué), car elle dé-range, d'une structure de rangement faisant semblant de rassurance, mais nourri de l'ignorance et il est préférable et plus aisé d'en faire déni<sup>9</sup>. Ainsi donc, parler sexualité infantile serait mettre à « mal » - d'un mal qui pourrait être du symptôme pourtant - une vision idyllique de l'enfant qui ne serait costumé que de pureté, de beau, de magnifique. Autrement dit, le phénomène sociétal fait préférer de donner à consommer un enfant idéalisé, asexué, un enfant chosifié, objetisé, un enfant en déni du sujet dont l'avenir est de se construire en

8 Mais nous pourrions dire plus simplement, dans notre champ psychanalytique, que ce qui est de l'inconscient, tels la sexualité infantile, au même titre que le refoulement ne peut être qu'in et en ce sens, finalement non nommable, sinon des signifiants qui s'extrudent dans le lieu de la cure analytique.

9 Faire déni de la sexualité infantile revient à forclure la castration, celle-là même qui permet d'amener le sujet de sa fonction phallique indifférenciée à un sujet en différenciation, sensé être autonome ; le Sujet qu'est le parlêtre selon Lacan.

différenciation de la mère. A le maintenir sous le joug de l'innocence autorise les parents à l'amener, le porter même jusque là où ils n'ont pu aller eux-mêmes sur les marches d'une réussite en jachère pour eux mais que lui devra cultiver dans le but de combler leur vide pourtant inextinguible. Nier la sexualité infantile permet aussi aux détracteurs -ou ces non croyants non analysants- de se vautrer dans la perversion tels les pédophiles, les incestueux. De ce qui concerne la sexualité infantile, nous pouvons poser en questionnement : Y a-t-il de l'incidence de la sexualité infantile dans la sexualité adulte ou génitalisée, donc chez l'adulte ? Une réponse dans notre champ analytique nous fait dire qu'il n'y a que cela. Ainsi donc, il n'y a que de la sexualité infantile chez l'adulte et dans sa sexualité génitalisée. Partant de la nomination imprimée sur l'infans sexué, peut-on y trouver une pré-détermination dans le choix d'un partenaire de vie ou sexuel ? Il semble plus évident d'affirmer que le partenaire quel qu'il soit n'est pas celui qu'on croit ! Nous avancerons alors que celui, celle que l'on cherche chez l'autre, c'est l'Autre, et en conséquence, c'est soi-même et cela quelque soit le choix de cet autre. De là nous pouvons en arriver à cette déduction qu'il n'y a qu'un sexe.

Entre-bâillons cette porte, celle qui fait miroi(r)ter qu'il n'y a qu'un sexe, celui du Manque. Mais de quel manque fait-il langage ? Ferait-il référence à la toute première fois<sup>10</sup>, de celle qui ne reviendra jamais ? Il semble s'articuler, non du sexe anatomique, mais bien du phallus et de sa fonction symbolique, faisant liens avec le désir et la jouissance en le trou du langage ? Ainsi donc qu'en est-il du couple, quelle que soit sa structure selon les critères anatomiques ? Nous avons plutôt un couple qui ferait du semblant, d'un semblant d'être en couple tel le feraient deux partenaires chacun dans une différenciation qui aurait été conquise lors de sa castration au nom de la métaphore du Nom-du-Père. L'expression «je cherche ma moitié» semble signer cette recherche d'un autre moi et non d'un autre que moi, de cet autre moi qui forcément se conjugue de l'Autre.

C'est pourquoi nous pouvons dire, au même titre que Lacan, qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Le partenaire prend place d'illusion, de leurre. Dans la relation sexuelle génitalisée, si l'autre est un autre moi-même, alors là aussi je ne suis en relation qu'avec moi-même, dans cette quête impossible du retour à l'Autre. La répétition de la relation sexuelle feraient presque miroir de la répétition de la demande faisant retour à l'objet a.

Chantal Belfort (Rédactrice) , Maude Féral, Stéphane Moreau

---

10 La toute première tétée de la mère ; celle qui arrive tout soudain sans avoir été attendue et qui procure par là-même une satisfaction unique qui ne peut se revenir, mais crée le fondement d'une quête sans fin dans le délire hallucinatoire d'un retour possible, de retrouvailles avec ce moment voire l'Autre.

**« JE, DIT »**

**H**heureusement que la virgule vient dès le titre, poser séparation au sens d'invitation, et ce au-delà de la simple grammaire, à un autre dit que ce qui semble s'assembler ici. Cette séparation qui opère l'évitement de l'accusation à la faute, du moins orthographique, marque la substitution, d'une virgule en place du verbe, autre que dire conjugué à une forme ici, non corrélée au je, mais en toute signification à lui tout de même. Ce verbe qui est absent du moins dans l'écriture apparente est en vérité double. Il peut se manifester avec le codage si nécessaire au discours analytique, par un « suis », ce qui mènerait ainsi à : je suis dit, ou bien aussi à : je suis du dit. Je laisse la forme présente du titre qui fait, d'ailleurs sans le faire complètement surprise, au sens où le « Je » ne semble pas conjuguer directement le verbe qui le suit, comme c'est le cas habituellement en français, du moins écrit. Alors le « Je, dit », se propose de faire alerte sur ce faux semblant du Je. S'il ne conjugue pas le verbe, s'il n'est pas ainsi en posture de déterminant principal à la compréhension de ce qui s'écrit. Dans une phrase plus classique, énoncée en son début d'un je dis, il nous apparaît alors bien que celui qui exerce le verbe dire à sa réalité de sujet est le je. De cette forme, en terme de la première personne, du moins en conjugaison, renvoie pleinement à l'indication, de ce qui s'assemble comme affirmation d'un sujet parlant, et qui parle, en l'occurrence ici pour nous dire deux choses, la première, qu'il agit, puisqu'il dit, et deuxièmement qu'il instaure une identification spécifique, à savoir que c'est lui personnellement qui parle. Ce « je dis », pourrait prendre alors véritable valeur de présentation d'un individu comme sujet parlant, et qui plus est, semblerait interpeller la communauté des autres, ceux à qui il adresse cette conjugaison dite.

Mais, le choix se fait avec ce titre d'un « je » qui ne conjugue pas, mais bien au contraire qui est conjugué d'une parole posée en regard sur lui. Le « Je, dit », nous invite, du moins telle serait mon invitation par cet appel titré, à une relecture de ce qui s'écrit dans le « je », et ce qu'il conjugue ou non le verbe qui le suit. Avant d'avancer plus avant, faisons un sort à ce concept de verbe qui suit. Si dans la phrase française, et sauf dans la forme interrogative le verbe suit toujours le pronom personnel, d'ailleurs qualifié de sujet, il serait, du moins à décharge du discours analytique de tramer le verbe qui précèderait systématiquement le pronom personnel « je ». Mais certainement d'un verbe irrégulier à souhait ou plus exactement à désir, qu'il serait possible d'écrire d'un petit a. Le choix fait du verbe dire, ici, installé dans une conjugaison à la troisième personne ou faisant signe de substantif installe le nécessaire regard, justement sur ce qui fait par trop évidence, le je.

Qui se cache sous ce « je » qui conjugue ou est conjugué du dit? De quelle place s'instaure-t-il pour pouvoir prétendre à cette place qui semble revendiquer la primauté d'une identification? Ce « je » est-il fait existant par ce qu'il conjugue, ou par le fait même d'être en place d'être

conjugué? Ce « je » ne fait que renvoyer à une dimension du sujet qui semble à toujours expulsé de la qualité d'individu. Si le « je » est fait sujet du verbe qui le suit, il n'en est pas pour autant fait sujet, au sens où on pourrait l'entendre dans une différentiation à l'objet. Ce qui s'advient comme dit du « je », fait invitation à une revisitation du concept même de sujet, au sens d'une réaction au cogito cartésien. Cogito, ergo sum - je pense, donc je suis. Dans cette affirmation, la qualité du « je suis » découle donc directement du « je pense ». Or ce « je pense » nous invite par ce pronom personnel en première position à se questionner sur la nature précise de ce je. D'où se positionne-t-il pour affirmer cette action de la pensée. Pensée, qui en plus d'exister ou de faire exister le je, impulsé dans un deuxième temps, cette nouvelle ou première identité du je suis. Mais en fait, ces « je », du je pense ou du je suis, sont-ils d'ailleurs de la même essence, de la même nature, à savoir celle d'un individu, possédant en outre les capacités pour de tels constats, et par conséquent, une telle identité : celui, en la personne d'un « je », qui se peut faire à lui même dans la plénitude de l'acceptation. Cela serait tout naturellement sans compter sur les découvertes de la psychanalyse, avec les concepts d'inconscient et ceux du désir. Sans bien entendu, ce qui reste d'ailleurs à s'accomplir dans le cadre de l'expérience analytique, en matière de savoir de l'Autre et de ce qui s'élabore en terme de signifiant au manque à cet Autre. Ainsi, ce « je » est-il si capable de déterminer ce qui s'instaure d'une instance autre que le moi, pour la détermination de l'identité réelle (ou plus exactement identité du réel). Le « suis » installé dans l'affirmation doublée du « je pense », ne mène certainement pas à ce qui serait l'individu entendu comme sujet, mais le dit, justement d'un individu qui ne peut pas faire sujet, sauf à le situer du côté de chez Freud. Et de pouvoir alors, ne plus parler de l'individu sujet, mais du sujet de l'inconscient. Notre titre, du « Je,dit » nous invite à repositionner l'examen d'un « je » comme support d'un tour ou d'un ensemble de tours à mettre en oeuvre pour extraire l'individu de la gangue du refoulement, du déni de la castration et des affres de la fonction phallique. Ainsi le « Je » se dit et est dit à la lumière d'une codification, celle du dire. Serait-il ainsi satisfaisant de positionner un cogito, ou je pense, comme l'affirmation d'un je ne suis pas, ce que je pense ; comme je ne suis pas là où je pense ? En effet, le cogito est celui, non pas d'un moi tout puissant, mais la pâle figure des traces du moi idéal. Et loin de moi, ici, de me situer sur le terrain d'une critique de la philosophie de René Descartes, mais seulement d'en faire prétexte à une écriture du dire, dépassé du dit. Tout comme contenu manifeste fait invitation à la recherche du travail du rêve par le biais de la libre association, prompt à bâtir du dire dans le contenu manifeste. Tout comme le signifiant, en place d'un autre signifiant pour le sujet, instaure la logique de la structure, de celle qui fait l'inconscient structuré comme un langage. Et si l'individu s'en vient, comme en pensée ou en parole à dire à voie de l'Autre, certainement dans le cadre de l'expérience analytique, alors le « Je,dit » prend tout son sens d'un retour, à ce qui ne peut être que de l'Un.

Thierry Piras



**« L'Audition-en passe au carrefour du réel »**

**T**out d'abord quelques rappels en ce qui concerne l'Audition-en passe qui fait continuation en notre cercle et sous sa forme spécifique de la passe instaurée par Lacan. Il est de ce moment où l'analysant se pose à son identification du s'être analyste, se marquant de ce désir si spécifique qu'il en demande à faire témoignage devant des passeurs, chargés de recevoir cette audition. D'un dit qui en prendrait toutes les formes reconnues du dire, du moins telle en serait l'intentionnalité reconnue aux risques de la jouissance. Les dits passeurs du dit en dire, à leur tour, après au moins trois rendez-vous et quelques écrits à leurs yeux offerts en pâture d'un désir, espérons-le reconnu comme tel, feront retour devant un cartel de l'Audition pour que s'instaure ce qui pourrait s'advenir d'une nomination comme AE (analyste de l'École).

Qu'est-ce qui pousse un analysant, au terme de son analyse à s'en vouloir certes encore du jeu de l'Autre, pour se faire la demande à passer son désir de se devenir analyste, et ce dans une demande institutionnelle, qui finirait par le nommer de ce qu'il s'instaure à lui-même comme pouvant recevoir à son tour (tour de désir à n'en point douter) des analysants, et surtout le premier. À charge de ce un premier à en faire le témoin à lui assumé de l'Un. Avec l'Audition-en passe, l'analysant instauré déjà de sujet du discours analytique, s'en vient à la monstration de son chemin de désir du s'être analyste au sein d'une communauté, ici le cercle En-passe analytique-L'École, dont il ne cherche pas tant la reconnaissance, que l'affirmation à ce qui est du réel. D'un réel qui fait trou au langage du Manque, et qui instaure le sujet parlêtre du désir de ce recevoir comme analyste, dans une communauté de sens et dans une communauté qui fait structure. D'une structure, l'Audition comme l'expression d'une quasi-matérialisation du nœud borroméen, et dans le même moment (celui d'un temps qui ne passe pas) d'une dématérialisation, qui sans convoquer, ni le délire, ni le fantasme, n'en rivage pas moins d'un véritable mouvement. De ce mouvement qui convoque le sujet du discours analytique à la pointe d'une nouvelle écriture prenant forme et sens des multiples convocations passées du refoulement. Inscrit au tableau, le plus souvent noir, du désir phallique, l'analysant convoqué au procès de sa refondation identitaire, dans les marges d'une altérité certainement à convoquer aux marges de la raison. Autant que puisse s'exister la raison raisonnable d'un inconscient apprivoisé, mais non conquis, tout au long de l'expérience analytique ; à ne pas douter que le langage ait cerné la jouissance, pour la mettre au registre du dire, expulsée littéralement du dit. Pourquoi ne pas se risquer à marquer l'Audition-en passe comme ce qui pourrait venir à se

nommer du signe, celui faisant algorithme du réel. - Suite finie de règles et d'opérations élémentaires sur un nombre fini de données qui permet de résoudre une classe de problèmes - Le \$, sujet barré de sa plénitude, le signifiant du grand Autre barré, ou bien encore le S/s, le signifiant en place du signifié sur la barre de signification, peuvent inscrire les éléments d'une tentative de résolution du réel comme fondé à faire trace de ce qui passe.

Si le réel n'est pas la réalité, et s'il ne s'en augure pas moins à faire intrusion dans la dite réalité, du moins celle du discours analytique, il n'est pas pour autant, ni de l'imaginaire, ni du symbolique. Troisième instance du nœud borroméen, il ne signe que de ce qui s'instaure de l'inconscient. Alors l'analysant à ses passeurs en vient, presque à son corps défendant, gagné s'il était besoin d'une relecture hystérique, à son dit-dit, ou dire, quand passe l'illusion du dit. C'est donc bien de son dire qu'il ne fait plus question, ni même réponse d'ailleurs, mais du discours en-passe. Où ce qui passe, fait passe du jeu de famille, à demander, et qui du phallus, et qui de la castration, et qui de l'infantile (qui à trop l'oublier dans le déni de la sexualité infantile, en finirait par redorer le blason d'un moi à remettre au pas du ça).

« La passe permet en effet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas autorisé déjà lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support, il me semble ». (Une des interventions de Lacan sur la passe, au congrès de La grande Motte, en juin 1975, lettres de l'École n°15, p. 185.). « Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même, ce qui n'empêche pas que L'École ne garantisse qu'un analyste relève de sa formation » (Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École de Jacques Lacan). Ces deux précédentes citations extraites de communications de Lacan, expriment au plus profond, de ce qui fait sens, pour le cercle avec l'Audition-en passe. Ni diplôme, ni attestation, ni validation, mais ce qui se met en marche dans ce processus de témoignages est de l'ordre de la structure, en ce sens où elle fait trace au désir, et à ce qu'en se dit l'analyste de lui-même. L'institution ne le nomme pas analyste, c'est à lui de se charger de ce défi à l'entendement (souvenons-nous de l'expression freudienne, la psychanalyse, un métier impossible), mais le reconnaît de sa formation. Ainsi, l'analysant se trouve et, formé de l'inconscient, et formé d'une institution de laquelle il s'appartient et où il prend place...

Thierry Piras